

Madame Victoire

Melle Mathilde Reyniers, née à Bruxelles le 1^{er} Février 1830 ; professe le 10 Septembre 1858, décédée à Malines le 1^{er} Novembre 1872.

Cette chère consoeur était depuis peu orpheline de sa mère lorsque son père la mit en pension à notre maison de Malines. Elle s'y montra tout d'abord ce qu'elle resta toujours : enfant pleine de foi, franche et gaie. Sa première lettre à son père disait assez tristement qu'elle ne s'habitait pas. La maîtresse générale lui fit remarquer que ce langage inquiéterait son père et l'engagea à le modifier : « Oh ! dit-elle, c'est ainsi, je ne sais pas parler autrement que ce que je pense. » On comprend que sa raison, sa belle humeur qui lui fit des amies de toutes ses compagnes, dissipèrent bientôt ce nuage. Etant douée d'une heureuse mémoire et d'un excellent jugement, l'étude lui était facile ; elle s'y appliquait avec grand succès.

Son éducation terminée, Mathilde rentra chez son père, dont elle tint la maison avec ordre et économie, sous la direction d'une bonne et respectable tante. Non seulement elle donnait par sa conduite beaucoup de consolation à l'auteur de ses jours mais elle exerçait le plus heureux ascendant sur ses frères. Mathilde s'était liée d'une étroite amitié avec une de ses compagnes de classe, jeune fille solidement pieuse comme elle. Unies dans leurs études et dans leurs jeux, elles le furent dans leur piété et dans leurs bonnes œuvres plus tard. Les deux amies prirent surtout à cœur l'œuvre des catéchismes. Notre future soeur eut en partage les garçons. C'était étonnant de voir, comme elle les maintenait et s'en faisait écouter. Ces bons enfants aimait une maîtresse qui exerçait sur eux un dévouement ferme ; s'ils la rencontraient dans la rue, ils lui faisaient toutes sortes de politesses.

Melle Reyniers désirait se faire religieuse, mais elle ne pouvait quitter son père assez âgé et souffrant. Le Seigneur lui ayant enlevé ce père auquel, elle s'était si parfaitement dévouée, elle entra au Noviciat. Le temps d'épreuve ne se passa point sans combats : l'habitude de commander plutôt que d'obéir, les jouissances qu'elle avait goûtées dans l'accomplissement des bonnes œuvres, lui faisaient quelquefois jeter un regard en arrière ; mais elle triomphait de ces tentations et son noviciat se passa avec ferveur.

Dès son noviciat, Mme Victoire fut employée à l'enseignement ; on remarqua aussitôt son excellente méthode : ses questions étaient nettes, ses explications claires et précises ; elle suivait graduellement ses élèves, s'attachant surtout à leur donner de bonnes notions élémentaires. C'était en tout le côté pratique qu'elle cherchait. Dans les leçons de religion et de piété, comme dans l'instruction profane, point de poésie, mais simplicité et solidité. Ses élèves la trouvaient d'abord un peu sèche, mais insensiblement sa bonne logique, certain esprit d'originalité dans sa manière, son dévouement si soutenu jusque dans les plus petits soins, la leur faisaient apprécier, elles l'estimaient et l'aimaient ensuite d'une vraie affection.

Notre chère soeur Victoire commença à souffrir de l'asthme environ deux ans après sa profession. Cette incommodité alla s'aggravant jusqu'à sa mort. Cependant il lui arriva peu de se dispenser de sa classe. Souvent après avoir passé la nuit à tousser, suffoquer, elle se levait et allait donner ses leçons avec courage. Malgré son état de souffrance, Madame Victoire fut nommée supérieure de notre maison du St Cœur de Marie à Malines. Elle fit quelques représentations sur son état de santé et sur son peu de vertu. Mais l'espoir qu'ayant moins de leçons à donner, elle se serait mieux portée, fit qu'on insista. La bonne religieuse se soumit et pendant trois ans, elle dirigea la maison avec tout le zèle que lui permettaient ses forces. Alors on lui retira le fardeau, ce qu'elle regarda comme une grande faveur et reprit rang parmi les religieuses dans la même maison, elle offrit ses services à la nouvelle supérieure et les lui rendit quand elle en fut privée sans s'immiscer indiscretement ou s'imposer le moins du monde.

Au mois de Septembre 1872, la communauté du St Cœur de Marie alla, comme de coutume, faire la grande retraite à la maison mère. Madame Victoire y fut comme les autres, mais avec la pensée que c'était pour la dernière fois ; elle le dit à plusieurs reprises pendant les exercices, qu'elle suivit de son mieux. En quittant Coloma, elle dit adieu à tout le monde. Huit jours après son état empira à tel point qu'on dut l'administrer et le 1^{er} Octobre, notre chère soeur quittait ce monde pour le Ciel.

Voici l'éloge qu'en fait sa supérieure : « Notre bien aimée soeur Madame Victoire édifiait beaucoup la communauté par son exactitude à ses exercices de piété ; elle n'en omettait, ni diminuait aucun, malgré son état malade et le sommeil accablant contre lequel elle avait constamment à lutter, ce qui les prolongeait souvent indéfiniment ; ainsi elle mettait parfois cinq quarts d'heure à dire Matines.

Elle était vraiment humble : quoiqu'ayant été supérieure de la communauté et s'y trouvant une des plus anciennes, elle cédait facilement même à de jeunes religieuses. Se prononçant quelquefois assez énergiquement contre certains travers, elle avait cependant un grand fonds de bienveillance et sous des dehors un peu rudes, elle cachait un cœur sensible et très compatissant. Son esprit de pauvreté était remarquable ; elle s'offrait toujours à porter ce qui ne pouvait plus servir aux autres ; elle tirait parti de tout et avait fort à cœur le bien de la maison. Cette chère enfant était aussi extrêmement obéissante, demandait des permissions pour les moindres choses ; pendant sa dernière maladie, cette vertu fut encore plus remarquée : si l'une ou l'autre religieuse lui disait : ma chère soeur, voulez-vous que je reste auprès de vous, ou ne désirez-vous pas telle chose ? Elle répondait simplement : comme la révérende mère voudra.

Ayant depuis plusieurs mois le pressentiment de sa fin prochaine, Madame Victoire recommandait au médecin de ne pas la laisser mourir sans l'avertir ; aussi quand celui-ci lui annonça qu'elle pourrait recevoir les sacrements, ne manifesta-t-elle ni surprise, ni regret. Elle voulut apprendre elle-même la nouvelle à ses sœurs et elle le fit avec un calme parfait. Les derniers moments de cette bonne religieuse furent des plus édifiants ; pas une plainte, pas un mouvement d'impatience ; elle pria constamment et lors même qu'elle divaguait, c'étaient toujours des phrases pieuses qui s'échappaient de ses lèvres, particulièrement des actes de confiance ; aussi chacune de nous éprouvait-elle une grande consolation à passer quelque temps auprès de cette vertueuse consoeur. »